



Article scientifique

Article

1994

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Histoire des peuplements africains et gravures rupestres sahariennes: à propos des travaux de Christian Dupuy

Gallay, Alain

How to cite

GALLAY, Alain. Histoire des peuplements africains et gravures rupestres sahariennes: à propos des travaux de Christian Dupuy. In: Bulletin du Centre genevois d'anthropologie, 1994, vol. 4, p. 86–93.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:101340>

Histoire des peuplements africains et gravures rupestres sahariennes

A propos des travaux de Christian Dupuy

Les recherches entreprises par l'équipe du professeur André Langaney au sein du Département d'Anthropologie et d'Ecologie ont notamment été consacrées au peuplement de l'Afrique (voir par ex. dans cette même revue Sanchez-Mazas, Graven et Pellegrini 1991-92). Si, il y a quelques années encore, on pouvait supposer que le spectre génétique des populations actuelles trouvait son origine lointaine dans l'histoire paléolithique de l'*Homo sapiens sapiens*, on tend actuellement au contraire à souligner l'importance des périodes les plus récentes dans la mise en place des stocks génétiques observables aujourd'hui, d'où une attention renouvelée pour l'histoire des populations néolithiques et protohistoriques. Cette hypothèse est d'ailleurs rendue d'autant plus vraisemblable que l'on assiste, à partir de cette époque, à une croissance démographique sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Cette inflexion de la réflexion montre tout l'intérêt d'une confrontation entre les données ethniques et génétiques actuelles et l'analyse que l'on peut proposer des vestiges archéologiques les plus récents dans l'optique d'une «histoire des peuples», malgré toutes les difficultés, et toutes les interrogations, suscitées par ce type d'exercice (Gallay 1986).

Dans cette perspective, les recherches entreprises par Christian Dupuy (1991, 1992) sur les gravures rupestres de l'Adrar des Iforas, au Mali, acquièrent tout leur intérêt puisque ce chercheur propose d'attribuer les deux phases les plus récentes de ces figurations aux ancêtres, respectivement, des Peul et des Touareg. Nous insisterons donc ici particulièrement sur les problèmes soulevés par l'interprétation de l'art rupestre en termes d'histoire des peuplements.

Deux hypothèques limitent actuellement les possibilités d'interprétation ethnohistoriques des figurations rupestres sahariennes.

- La première concerne encore le manque de données archéologiques contextuelles fiables et de datations absolues permettant d'établir une chronologie unanimement reconnue des figurations rupestres. Muzzolini (1988-89) relate fort à propos les implications de cette situation dans la persistance, au sein des travaux de synthèse les plus récents, d'anciens cadres

classificatoires, dont tout porte à croire qu'il doivent être entièrement revus.

- La seconde est liée aux difficultés méthodologiques soulevées par l'identification ethnohistorique des auteurs des gravures et peintures rupestres. On se souvient de l'article, maintes fois cité, d'Hampaté Ba et Dieterlen (1961), dans lequel ces ethnologues, malgré la présence d'un hiatus dépassant cinq millénaires, proposaient d'interpréter certaines représentations d'époque bovidienne des Tassili en recourant à des mythes initiatiques peul, et admettaient ainsi que les auteurs de ces peintures pouvaient être les ancêtres des Peul actuels. Muzzolini (1992), ici encore, a bien montré les limites méthodologiques de cet exercice isolé et sans lendemain. Dans un autre ordre d'idée, nous restons prudent sur les possibilités d'interpréter des représentations humaines en terme d'opposition entre peuplement leucoderme d'origine méditerranéenne et peuplement négroïde d'origine sahéenne. Les figurations, même les plus naturalistes, répondent toujours à des canons esthétiques qui n'ont qu'un lointain rapport avec le biologique. L'opposition proposée n'est d'autre part pas obligatoirement pertinente pour les périodes les plus anciennes, à une époque où le désert pouvait être facilement parcouru en tous sens et où les divergences biologiques nées de l'apparition de barrières désertiques n'étaient pas obligatoirement aussi marquées.

Ces difficultés montrent avec quelle prudence nous devons nous engager dans une voie qui ne peut être suivie que dans quelques cas particulièrement bien choisis en s'entourant de toutes les précautions d'usage. Les analyses de Christian Dupuy s'inscrivent bien dans ce cadre plus limité nécessitant un important appareil critique.

1. Les travaux de Christian Dupuy

Nous présenterons ici tout d'abord le cadre chronologique proposé par cet auteur pour les gravures rupestres de l'Adrar des Iforas (en y ajoutant quelques commentaires d'ordre climatique), puis, plus en détail, les propositions avancées pour l'interprétation des deux phases les plus récentes, qui, seules, font l'objet d'hypothèses ethnohistoriques.

1.1. Le cadre chronologique

Les gravures rupestres de l'Adrar des Iforas sont classées, sur la base des superpositions, en trois phases chronologiques.

Phase ancienne : gravures naturalistes

Sujets représentés. La phase la plus ancienne comporte à la fois des espèces domestiques et des espèces sauvages représentées isolément.

Les animaux domestiques comprennent uniquement des bovidés sans bosse, à grandes cornes, aux corps souvent cloisonnés pouvant traduire l'existence de robes bigarées. La faune sauvage est composée d'éléphants, de girafes, de rhinocéros (présence possible du rhinocéros blanc, *Ceratotherium simum*), de lions, de cynocéphales, d'autruches et d'antilopes guib (*Tragelaphus scriptus*). Certains personnages représentés en marche pourraient se rattacher à cette phase.

Contexte climatique. La faune sauvage permet d'identifier un climat relativement humide, les deux espèces les plus sensibles étant le rhinocéros blanc et l'antilope guib. Ces herbivores de savane exigent en effet un tapis herbacé continu et des plans d'eau permanents. Actuellement l'antilope guib vit dans les taillis des forêts et ne pénètre en zone sahéenne que le long des forêts galeries. Le contexte écologique de l'époque se situait donc au sud de l'isohyète 200 mm, qui se trouve actuellement à la latitude de la ligne Diré-Gao.

Datation. Les éléments précis de datation manquent, mais les comparaisons effectuées avec les représentations des autres parties du Sahara permettent de situer grossièrement cette phase entre la fin du 6^e millénaire et la fin du 2^e millénaire avant notre ère, donc à l'époque de l'humide néolithique (culminant dans la région proche de Taoudéni au quatrième millénaire avant notre ère) et de la phase d'aridification subséquente.

Phase moyenne : gravures stylisées anciennes

Sujets représentés. On retrouve à cette époque l'association d'espèces sauvages et domestiques. Les bovidés appartiennent encore à des espèces sans bosse à grandes cornes, mais le boeuf à bosse (et cornes longues) fait une timide apparition (quatre représentations, dont deux à In Tahaten). On notera la présence de motifs géométriques pouvant représenter des marques de propriété, des bovidés à cornes surnuméraires, des pendeloques ornant le cou de certains animaux et des oreilles dentelées. Les caprinés sont représentés par quelques chèvres. Le cheval (non monté) est présent, quoique rare.

La faune sauvage regroupe des gazelles et/ou des cobes, des antilopes oryx (*Oryx dammah*) et addax (*Addax nasomaculatus*), probablement un éland (*Taurotragus derbianus*), un koudou (*Tragelaphus sp.*) et un hippotrague (*Hippotragus equinus*), des singes, des éléphants, des rhinocéros, des hyènes, des lions, etc.

Les figures humaines sont schématiques et se regroupent en deux catégories : des petits personnages filiformes pouvant porter des hallebardes à lame triangulaire ou des arcs d'une part, de grands personnages schématiques, à tête circulaire, bi- ou trilobée, armés d'une lance, portant des vêtements courts et parfois un

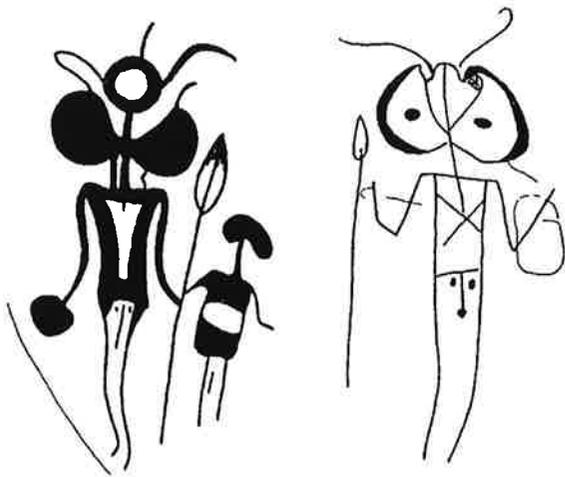


Fig. 1. Représentations humaines de la phase des gravures stylisées anciennes (D'après Dupuy 1991).

baudrier croisé sur la poitrine (fig. 1). Des représentations de chars sont présentes.

L'art semble avoir une vocation mythographique avec les associations courantes boeuf-autruche, boeuf-autruche-girafe alors que l'on note l'absence totale de scénographie de la vie quotidienne. On observe également des motifs spécifiques : ovales biconnés, girafes associées à un personnage par un trait partant de la tête («girafe à lien»), personnages filiformes touchant l'arrière-train d'un bovidé, archers de profil avec objet dorsal attaché au niveau des épaules.

Contexte climatique. La faune représentée, notamment les antilopes, témoigne d'un curieux mélange d'espèces vivant actuellement dans des environnements de savane boisée et ne s'éloignant jamais de l'eau (éland, koudou et cobe), d'espèces liées aux savanes sèches et aux zones semi-arides (hippopotame et oryx), et d'une espèce franchement désertique pouvant se passer totalement d'eau libre (addax). Cette situation, et la présence de caprinés dans le cheptel domestique, montre qu'il s'agit d'une période moins humide que la période précédente. L'importance des représentations de girafes et d'aotruches va dans le même sens. Un réseau de mares pérennes devait néanmoins, selon l'auteur, se maintenir dans les massifs montagneux. On se souviendra qu'à la même époque des étendues d'eau libre subsistent encore au pied du Dhar Tichitt en Mauritanie, alors que la cuvette de Taoudéni est déjà en cours d'assèchement.

Datation. La phase moyenne est placée au premier millénaire avant notre ère, soit lors de la phase de relative aridification qui a immédiatement suivi le dernier humide néolithique.

Phase récente : gravures stylisées récentes

Sujets représentés. La faune représentée évolue. Les bovidés domestiques disparaissent et font place à de nombreuses représentations de chevaux à silhouette levrettée et de dromadaires montés. La faune sauvage comprend des gazelles (*Gazella dama* et *dorcas*), des antilope oryx (*Oryx dammah*), des girafes et des aotruches, mais l'éventail des espèces est nettement plus limité que dans la phase précédente.

Les figurations humaines regroupent des hommes et des femmes. Les hommes ont une tête cernée d'un trait épais et un visage où l'on note l'absence de bouche, ce qui pourrait indiquer le port du voile. Les guerriers sont armés de plusieurs javelots (fig. 2). La scénographie comprend notamment des chasses à courre, où le gibier se compose d'aotruches, de girafes et d'antilopes.

Des inscriptions en caractères *tifnagh* apparaissent, dans lesquelles les noms de personnes sont précédés d'une formule initiale répétitive comportant le pronom personnel *nek* («moi»). La langue de ces inscriptions est incontestablement le tamasheq. Les variations dans les formules initiales permettent de localiser des entités territoriales correspondant probablement à diverses tribus.

Contexte climatique. La présence du dromadaire et la restriction des espèces sauvages connotent un climat désertique proche du climat actuel. Les gazelles *dama* et *dorcas* sont actuellement des espèces adaptées au désert, vivant en limite des régions sahéliennes.

Datation. La phase la plus récente des gravures de l'Adrar des Iforas est située entre le 5^e et le 11^e siècle de notre ère.

1.2. Gravures stylisées anciennes et peuplement peul

Cadre géographique et chronologique

Les gravures stylisées anciennes de l'Adrar des Iforas s'intègrent dans un vaste ensemble géographique regroupant l'Adrar des Iforas, l'Aïr, le Djado, le Tibesti et l'Ennedi (guerriers porteurs de lance), et, pour certains thèmes, également le Sahara central (girafes à lien) et la Nubie (girafes à lien, ovales biconnés). Cette communauté de thèmes paraît donc définir une vaste province culturelle au sein de laquelle les diverses coiffures des personnages pourraient permettre de définir des entités ethniques plus limitées.

La datation proposée (premier millénaire avant notre ère) est fondée sur les arguments suivants :

- le zébu à bosse est attesté en Egypte au début du deuxième millénaire avant notre ère ;
- la présence de hallebardes et de larges pointes de lances à nervure montrent que la métallurgie (cuivre et/ou fer) est connue. Cette dernière se développe au sud du Sahara au premier millénaire avant notre ère.

Des pointes de lances en cuivre ont été découvertes à Iwelen dans l'Aïr par Roset et sont datées de 2680 +/- 40 BP (900 (812) 790 av. J.-C.) et 2100 +/- 50 BP (348 (156 à 63 av. J.-C.) 46 apr. J.-C.)¹,

- le char est introduit en Egypte dans la première moitié du 2e millénaire avant notre ère et doit se répandre au Sahara vers la fin du deuxième millénaire, en même temps que le cheval.

Affinités historiques et relations avec les Peul

Les gravures rupestres permettent d'identifier une société d'éleveurs de bovidés vivant dans un contexte écologique de savane avec mares pérennes. L'ethnologie des sociétés peul actuelles pourrait indiquer que l'apparition de la lance est en relation avec une phase de relative sédentarisation. Plusieurs arguments permettent de penser que les auteurs des gravures stylisées anciennes sont les ancêtres des Peul.

- On retrouve dans les gravures les divers modes de «marquage» du bétail : motifs géométriques peints (ou scarifiés) sur la panse, oreilles entaillées dentelées, pendeloques fixées au cou.

- Certains détails du costume des porteurs de lance sont présents dans le vêtement cérémoniel des Peul wodaabe : coiffures utilisant probablement la plume d'autruche, baudrier croisé sur la poitrine, peintures faciales.

- La hallebarde pourrait être l'ancêtre des haches *gerewol* de ces mêmes Peul.

- Le port de la lance est courant chez les Peul sédentaires du Delta intérieur du Niger et du Fouta-Djalon.

- Les représentations rupestres semblent correspondre à des actes individuels, tout comme la poésie peul est une démarche éminemment personnelle. Gravures rupestres et poésies participent d'une création spontanée à jet continu, sans organisation des thèmes.

Les auteurs des gravures rupestres, tout comme les Peul actuels, valorisent la vache et non le taureau.

- L'association faune sauvage et faune domestique des représentations évoque les conceptions des Peul wodaabe. Chez ces derniers les animaux sauvages sont organisés en troupeaux comme les bovidés domestiques.

- Le thème du taureau à cornes multiples existe dans la mythologie peul.

- On notera par contre que l'on ne retrouve pas chez les Peul actuels de thèmes mythologiques évoquant la trilogie boeuf-girafe-autruche des gravures.

Selon Dupuy les auteurs des gravures de l'Adrar des Iforas sont donc les ancêtres des Peul et ont probablement joué un rôle central, lors de leur migration vers le sud, dans l'apparition des premières structures proto-urbaines qui se développent dans le Delta intérieur du Niger au début de notre ère.

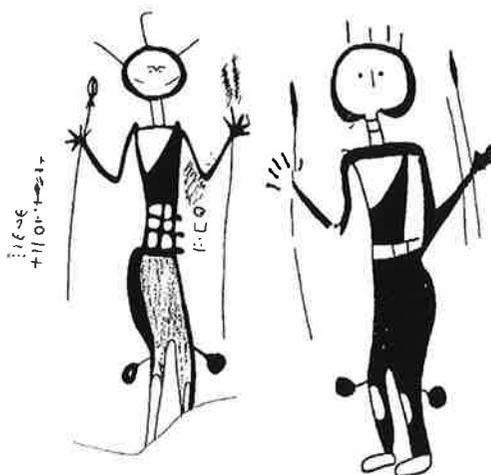


Fig. 2. Représentations humaines de la phase des gravures stylisées récentes (D'après Dupuy 1991).

1.3. Gravures stylisées récentes et peuplement touareg

Cadre géographique et chronologique

L'extension des gravures stylisées récentes est plus limitée que celle de la phase précédente et englobe l'Adrar des Iforas, les massifs du Sahara central (Ahnet, Ahaggar, Tassili n-Ajjer) et l'Aïr, soit le domaine touareg actuel. La datation proposée (entre le 5e et le 11e siècle de notre ère) repose sur les arguments suivant :

- le port de plusieurs javelots est mentionné chez les Nord-Africains dès la fin du 3e siècle avant notre ère ;

- la chasse à l'autruche à cheval avec ce type d'armement est représenté sur la stèle d'Abizar (Grande Kabylie) au 2e siècle avant J.-C. ;

- l'alphabet *tifinagh*, dérivé des alphabets libyques (ou numidiques) d'Afrique du Nord, apparaît pour la première fois (avec utilisation de la formule initiale) sur la stèle d'Abelassa (Ahaggar) au 4e siècle de notre ère ;

- le dromadaire monté n'apparaît en Afrique du Nord qu'au 4-5e siècle de notre ère ;

- l'utilisation du mors en équitation ne se généralise qu'au 5-6e siècle dans les mêmes régions ;

- la selle à pommeau et troussequin est d'origine arabe. Elle est présente en Afrique du Nord dès le 7e siècle, et mentionnée au Mali au 13e siècle. Des représentations de selles arabes sont présentes dans l'Adrar des Iforas en relation avec les pistes transsahariennes traversant cette région au 11e siècle ; elles sont par contre absentes de l'Aïr, trop éloigné de cet axe de communication.

1. Proposition de calibration selon Stuiver et Becker 1993. Probabilité de 2 sigma.

Selon les sources historiques, les Berbères sont présents dans la boucle du Niger dès le 9^e siècle.

- Le port du voile (*tiggelmust*) est mentionné au Sahara au 11^e siècle.

- Il est possible que l'arrivée des Ifuraces dans l'Adrar des Iforas au 12^e siècle ait entraîné l'islamisation des populations locales et la disparition de l'art rupestre.

Affinités historiques et relations avec les Touareg

Les gravures les plus récentes de l'Adrar des Iforas permettent d'identifier une société aristocratique et guerrière d'éleveurs de chevaux et de dromadaires s'adonnant à la chasse à courre à l'autruche et à la gazelle, dans laquelle la femme occupe une place importante. L'identité des auteurs de ces gravures ne fait aucun doute puisque les inscriptions recueillies sont en langue tamasheq. L'origine de cette population doit être recherchée au sein de populations berbères occupant le nord du Sahara à la fin de l'Antiquité. Les sources historiques mentionnent en effet au 5^e siècle de notre ère l'effervescence de nomades chameliers sur le flanc sud-est de l'Afrique romaine et le mouvement de diverses tribus sur la frange méridionale du Maghreb. Ces nomades peuvent avoir été attirés par les pâturages du sud (progressivement abandonnés par les éleveurs de bovidés du fait de l'aridification), et par la présence, en zone sahélienne, de castes d'artisans locales (notamment forgerons) de la plus grande utilité pour toutes les questions touchant l'armement.

2. Discussion

Les travaux de Christian Dupuy présentent à notre avis un intérêt considérable, tant ethnoarchéologique qu'ethnohistorique. Avant d'aborder ces questions nous suggérerons néanmoins quelques retouches au tableau proposé, qui nous paraissent essentielles.

1. Il se pourrait que la phase de gravures stylisées anciennes soit légèrement plus récente que ne l'admet l'auteur. A la suite de Muzzolini (1988-89) on rappellera en effet que la datation des chars sahariens sur la base des données égyptiennes n'est pas la seule possible. Deux types d'arguments (diversément combinables) peuvent en effet être avancés dans ce sens.

- Le char à plateforme avant existait en Phénicie. C'est ce modèle qui pourrait être à l'origine des chars sahariens. La fondation de Carthage 800 av. J.-C. peut donc convenir comme *terminus post quem* pour l'apparition des chars sahariens par opposition à la première mention égyptienne du char attelé sous Ahmosis, premier roi de la 18^e dynastie (1580-1558 av. J.-C.).

- Les représentations de chars du Sahara central comprennent des quadriges, notamment la célèbre pein-

ture d'Ikadnouchère, datable du 5-4^e siècle avant J.-C. (Kunz 1979) ; or les quadriges ne sont connus, au Proche-Orient comme en Europe, qu'à partir du 9-8^e siècle av. J.-C., ce qui fait dire à Muzzolini (1988-89) que les chars sahariens ne peuvent être antérieurs au 7^e siècle avant notre ère et qu'ils sont peut-être en relation avec la vogue des courses de char de Cyrène.

- Au Tassili l'utilisation du char est contemporaine du cheval monté comme le montre les peintures de Ti-m-missaou associant chars dits «au galop volant» et cavaliers.

- Dans l'Adrar des Iforas des figures de chars sont associées à des halberdes considérées comme anciennes dans la phase moyenne des gravures de cette région (Taghlit, Tirist). Or la cavalerie est, dans l'Antiquité méditerranéenne et proche-orientale, un phénomène récent. Il n'y a pas en Egypte de cavalerie avant les Ptolémées au 3^e siècle avant J.-C.

Nous aurions donc tendance à considérer que les ancêtres des Peul ne sont identifiables dans la zone de l'Adrar des Iforas, et, plus à l'est, dans l'Aïr et peut-être dans l'Ennedi, qu'à partir de la deuxième moitié du premier millénaire avant notre ère. L'analyse des techniques céramiques associées aux Peul entreprise par Huysecom (1991-92) aboutit du reste à la même conclusion. Les percuteurs d'argile associés au montage par pilonnage sur forme concave (technique présente chez les potières peul du Delta intérieur du Niger au Mali) apparaissent en effet à la fin du premier millénaire avant notre ère parmi les populations qui introduisirent la technologie du fer en zone sahélienne.

2. Dupuy souligne la présence dans l'Adrar des Iforas d'un boeuf à grandes cornes et bosse thoracique qui est associé, à In Tahaten, à un porteur de halberde (TES1-42, voir aussi TES2-6, EGH2-189 et TAG2-8). Il rejette l'idée de Muzzolini selon lequel les boeufs à bosse en position thoracique pourraient avoir une origine locale car ce type de bovidé n'existe pas dans la phase ancienne à gravures naturalistes. Il considère donc qu'il s'agit de zébus, dont il situe l'introduction dans la vallée du Nil au 2^e millénaire avant notre ère. La question nous paraît pourtant beaucoup plus complexe.

Nous soulignerons tout d'abord la multiplicité des races bovines actuelles de l'Afrique, où l'on peut schématiquement distinguer :

- le boeuf méditerranéen sans bosse à cornes courtes (*Bos taurus*) ;

- le boeuf méditerranéen et égyptien sans bosse, à cornes longues, présent en Egypte dès le 5^e millénaire. Ce dernier est considéré, soit comme dérivant du *Bos taurus* (Porter 1991), soit comme une variante du boeuf Sanga (Grigson 1991) ;

- les races sans bosses à cornes longues (N'dama et

Kuri), ou courtes, d'Afrique de l'Ouest, résistantes aux trypanosomiasés, rattachées aux taurins méditerranéens par Porter, mais assimilées à des Sangas par Grigson ;

- le zébu originaire du sous-continent indien (*Bos indicus*), à bosse thoracique et cornes généralement courtes, notamment à l'est du continent. Cette race est effectivement présente en Egypte dès le deuxième millénaire avant notre ère comme le montre une figure de bovidé en ivoire de la 18^e dynastie (et ceci malgré les réticences de Grigson 1991). Son introduction en Afrique noire paraît par contre extrêmement récente et remonte au plus tôt au 7^e siècle de notre ère, à l'époque de l'expansion arabe ;

- le boeuf Sanga à cornes longues et bosse cervico-thoracique d'importance variable. Cette forme est généralement considérée comme le résultat de croisements entre zébus et bétail taurin (Porter), mais Grigson (1991) a émis récemment l'hypothèse qu'il pourrait sagir d'un bovidé typiquement africain domestiqué sur le continent (fig. 3) ;

- les nombreuses formes hybrides résultant de croisements entre taurins et zébus ou entre Sangas et zébus.

La reconstitution de l'histoire du cheptel domestique africain se heurte d'autre part à deux difficultés car :

- une grande partie du bétail actuel est d'origine très récente. Les troupeaux ont en effet été reconstitués pour la plupart après les ravages des épizooties du 19^e siècle (peste bovine) en faisant systématiquement appel au zébu, nous pensons notamment au boeuf peul des zones sahéliennes, proche du Sanga, ou au zébu à cornes courtes des Maures et des Touareg de l'Azawak au Niger ;

- l'ostéologie des diverses races est fort mal connue et les critères distinctifs rares ; les découvertes archéologiques restent limitées, sauf en Egypte.

Dans ce contexte les figures de l'Adrar des Iforas ajoutent un jalon non négligeable à l'histoire des bovidés sahariens et sahéliens. Malgré le schématisme des représentations nous pouvons identifier des boeufs à grandes cornes et bosse cervico-thoracique, sans fanon marqué, c'est-à-dire très exactement des boeufs de type Sanga au sens strict et non des zébus. Nous voyons donc que les représentations de l'Adrar apportent la preuve de la présence de Sangas au premier millénaire dans le sud du Sahara, fait qui constitue un très utile jalon dans les discussions concernant l'origine et l'histoire de cette «race».

3. L'auteur établit une relation entre les migrations des Peul vers le sud, au début de notre ère, et la première urbanisation du Delta intérieur du Niger et se demande si les Peul n'ont pas pris une part active au processus de développement urbain qui a affecté le Sahel malien au début de notre ère. A notre avis, il est

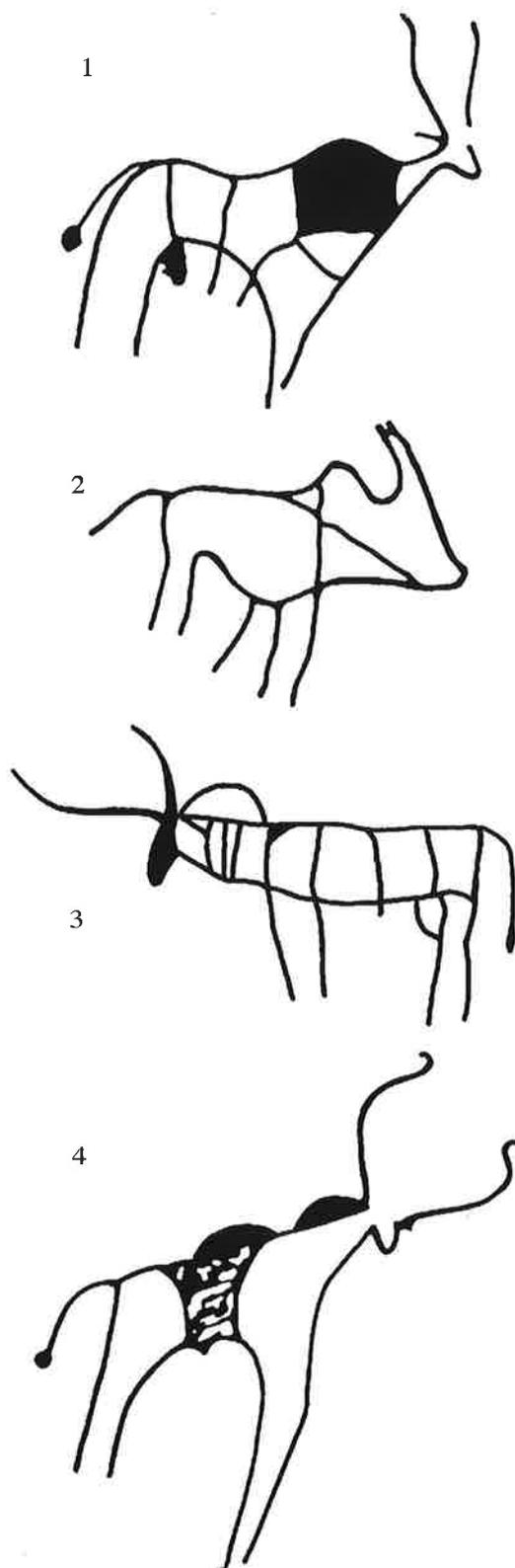


Fig. 3. Représentation de boeufs à bosse pouvant être considérés comme des Sangas. Adrar des Iforas, phase des gravures stylisées anciennes : 1. TES1-42, 2. TES2-6, 3. EGH2-189, 4. TAG2-8 (D'après Dupuy 1991).

peu probable que ces pasteurs aient construit des agglomérations de caractère urbain à une époque aussi ancienne, ou aient même vécu dans de tels lieux (même s'il faut considérablement tempérer la notion d'urbanisation dans le cas des «cités» du Sahel). On ne trouve en effet de ville proprement peul qu'au 19^e siècle, avec Hamdallahi, capitale de l'empire peul du Massina. Ainsi la proposition de Christian Dupuy ne peut être prise que dans un seul sens. Si les Peul, qui occupaient auparavant des zones plus septentrionales, participent, dès le début de notre ère, à l'édification d'une civilisation protourbaine dans la boucle du Niger, ce ne peut être qu'au titre d'une société restée encore mobile, intégrée dans une économie urbaine globale. On sait en effet que cette dernière associe des ethnies possédant des modes de production distincts (élevage, pêche, riziculture, agriculture des mils) qui impliquent la persistance des modes de vie traditionnels préurbains.

2.1. Approche ethnoarchéologique

La confrontation que Christian Dupuy opère entre données archéologiques et ethnographie des populations actuelles se place dans un cadre général où les distances géographiques et chronologiques restent limitées. Ce contexte méthodologique présente incontestablement plusieurs avantages qui font l'intérêt des démonstrations proposées.

Les problèmes de comparaison se trouvent simplifiés et les liaisons obtenues acquièrent une vraisemblance d'autant plus grande que l'écart spatio-temporel est plus petit.

L'identité ethnique des auteurs de la phase finale, la plus récente, ne ferait aucun doute, même si la preuve apportée par les textes écrits n'existait pas. L'interprétation de la phase précédente reste déjà plus hypothétique, même si elle est incontestablement plus réaliste que les thèses associant aux Peul les peintures certainement beaucoup plus anciennes des pasteurs de bovidés du Sahara central (phase de Sefar-Ozanearé de Muzzolini ou bovidien ancien à types négroïdes).

Les confrontations opérées, du fait de leur solidité relative, acquièrent ainsi valeur d'exemples ethnoarchéologiques et permettent d'aborder de manière plus critique et plus réaliste les situations historiques dans lesquelles l'écart géographique et/ou historique pourrait être plus important.

L'exemple touareg est à ce titre parfaitement démonstratif du recouvrement pouvant exister entre une ethnie et un «style» de représentations rupestres. Pour la première fois en contexte saharien, on nous propose en effet un exemple ethnoarchéologique où l'on explore les possibilités d'interprétation de l'art rupestre en termes d'ethnie, dans un contexte récent présentant suf-

fisamment de garanties pour que les liaisons entre vestiges archéologiques et interprétation ethnohistorique puissent servir de modèle.

Il n'en reste pas moins que l'exercice restera toujours périlleux et qu'il nous paraît difficile de proposer des règles univoques qui puissent assurer la totale sécurité de nos interprétations. On se heurtera en effet toujours à trois types de difficultés.

- La continuité de la culture matérielle, ou des expressions matérielles de l'idéologie, ne signifie pas nécessairement continuité de peuplement.

- Réciproquement des discontinuités enregistrées dans l'évolution de la culture matérielle ne signifient pas obligatoirement rupture dans le peuplement.

- La culture évolue et se transforme au cours du temps, même au sein d'une population stable. Ses formes d'expression les plus récentes peuvent ne plus rien avoir en commun avec la situation d'origine.

Même dans le cadre limité abordé par Christian Dupuy, des discontinuités existent, dont il est bien difficile de saisir la signification historique. Rappelons les principales dans l'hypothèse des continuités de peuplement.

- Pour les éleveurs de chameaux : disparition de l'art de graver (si l'on excepte les quelques graffiti modernes), restriction du spectre animalier (du fait de l'aggravation de l'aridité).

- Pour les pasteurs de bovidés : disparition de l'art de graver, changements au niveau du cheptel domestique (le boeuf à bosse et grandes cornes remplace le boeuf sans bosse présent depuis le Néolithique saharien), perte du cadre mythologique justifiant la trilogie boeuf-girafe-autruche, disparition de la hallebarde, persistance de la lance et de certaines modes vestimentaires limitées à certains groupes géographiques.

Il est évident que chacune de ces ruptures, surtout dans le cas de l'hypothèse peul, pourrait être utilisée contre l'idée d'une continuité et que le maintien du modèle nécessite, dans chaque cas, la formulation d'une ou de plusieurs hypothèses ad hoc.

Comme dans toute enquête historique (reconstituer ce qui s'est passé), la certitude, toute relative, ne peut reposer que sur l'accumulation des indices. Dans cette optique la démonstration de Christian Dupuy nous semble pouvoir remporter l'adhésion et constitue, du fait de l'introduction d'une dimension ethnoarchéologique dans la réflexion, une étape importante dans la restitution de l'histoire du peuplement saharien et sahélien.

2.2. Approche ethnohistorique

Christian Dupuy nous apporte également, indirectement, un autre enseignement. Ce dernier acquiert tout

son intérêt dans la perspective des considérations développées en début d'article.

Nous prenons en effet conscience, à travers les exemples historiques présentés, d'un fait de première importance pour l'étude des peuplements africains, celui de la liaison que l'on doit constamment établir entre trois paramètres essentiels : le conditionnement écologique et climatique, le mode de vie et l'ethnie.

Le devenir des sociétés peul, éleveurs de bovidés, est étroitement conditionné par deux limites infranchissables : la disparition des pâturages au nord, la présence de la mouche tsé-tsé au sud. Le scénario proposé par l'auteur nous permet d'apprécier le rôle essentiel joué par les variations des paramètres écologiques dans la profondeur historique de l'ethnie.

Cette situation montre que toute histoire du peuplement doit commencer par une restitution d'une géographie des conditions écologiques, climatiques, floristiques et faunistiques. L'analyse des modes de vie, tant anciens qu'actuels, révèle en effet que la liberté des peuples ne peut s'affranchir, dans le contexte africain en général, et dans l'aire saharienne et sahélienne en particulier, de telles contraintes. Le principal enseignement que nous tirons donc des travaux de Christian Dupuy est la nécessité de lier à l'avenir, sur le plan technique, et dans la perspective d'une histoire des peuplements, cartographie géoclimatique et analyse de la culture matérielle (au niveau archéologique ou ethnologique) en termes de modes de vie.

Alain Gally (DAE)

Bibliographie :

- GALLAY (A.) 1986. L'archéologie demain. Paris : Belfond. (Belfond/Sciences)
- DORST (J.), DANDELOT (P.). 1976 (2e éd.). Guide des grands mammifères d'Afrique. Neuchâtel, Paris : Delachaux et Niestlé (Les guides du naturaliste).
- DUPUY (C.). 1991. Les gravures rupestres de l'Adrar des Iforas (Mali) dans le contexte de l'art saharien : une contribution à l'histoire du peuplement pastoral en Afrique septentrionale du Néolithique à nos jours. Aix-Marseille I : Univ. de Provence (Thèse de doctorat).
- DUPUY (C.). 1992. Trois mille ans d'histoire pastorale au sud du Sahara. *Préhist. et anthrop. méditerranéennes*, 105-126.
- GRIGSON (C.). 1991. An african origin for african cattle? Some archaeological evidence. *The African archaeological rev.*, 9, 119-144.
- HAMPATE BA (A.), DIETERLEN (G.). 1961. Koumen : texte initiatique des pasteurs peuls. Paris : Mouton. (Cahiers de l'homme, nouv. série ; 1).
- HUYSECOM (E.). 1991-1992. Les percuteurs d'argile : des

outils de potières africaines utilisés de la préhistoire à nos jours. *Bull. du Centre genevois d'anthrop.*, 3, 71-98.

- KUNZ (J.). 1979. Felsbilder der westlichen Tassili-n-Ajjer (Algerien). *Beitr. zur allg. und vergl. Archäologie*, 1, 201-222.
- MUZZOLINI (A.). 1988-1989. L'état actuel des études sur l'art rupestre saharien : pesanteurs et perspectives. *Ars praehistorica*, 7, 8, 265-277.
- MUZZOLINI (A.). 1992. Le profane et le sacré dans l'art rupestre saharien. *Bull. de la Soc. fr. d'égyptologie*, 124, juin, 24-70.
- PORTER (V.). 1991. *Cattle : a handbook to the breeds of the world*. London : C. Helm, A. & C. Black.
- ROGNON (P.). 1989. *Biographie d'un désert*. Paris : Plon. (Collection scientifique, synthèse).
- SANCHEZ-MAZAS (A.), GRAVEN (L.), PELLEGRINI (B.). 1991-1992. Génétique, linguistique et préhistoire du peuplement subsaharien. *Bull. du Centre genevois d'anthrop.*, 3, 3-21.
- STUIVER (M.), BECKER (B.). 1993. High-precision decadal calibration of the radiocarbon time scale, AD 1950-6000 BC. *Radiocarbon*, 35, 1, 35-65.